

12. Oct 1973

LES ARTS A PARIS

par M. H.-R. FRIEDMANN

LA BIENNALE DE PARIS

Max Agostini, Duval-Gozlan

Une fois encore la Biennale de Paris, installée au Musée d'Art Moderne, au nom de la liberté de l'art, alors que l'on devrait parler de liberté de la décoration, prétend nous donner à voir les travaux et recherches de quelque quatre-vingt dix-sept « artistes », représentant une trentaine de pays. Ce sont, en réalité, des peintres-décorateurs dont aucun ne mérite le qualificatif d'« artiste-peintre ».

De cet ensemble d'élucubrations, pour la plupart morbides ou saugrenues, se dégage une impression de solennelle inanité. L'art n'a jamais fait bon ménage avec l'indigence, encore moins avec le néant.

Une chaise électrique, un cimetière, un piège à hommes, un étal de boucherie agrémenté d'organes sexuels en matière plastique et telles compositions relevant d'imaginaires surannées, qui peut les considérer comme des œuvres d'art ? Alors laissons la Biennale à ses professionnels de découvreurs de talents aussitôt disparus que découverts, et revenons à la « peinture », l'unique peinture, celle qui enrichit notre sensibilité par le charme de ses émotions esthétiques.

Chez Bernheim jeune, 27, avenue Malignon, signalons l'intéressante exposition de l'artiste italien Dini Decca, réaliste scrupuleux.

Chez Martin-Caille, 34, rue du Faubourg Saint-Honoré, arrêtons-nous devant les œuvres récentes de Max Agostini, ce jeune sexagénaire de l'école de Paris, qui nous séduit par la fraîcheur de sa vision. Ses scènes de plage, ses fenêtres ouvertes, ses natures mortes marquent son attachement à la réalité poétique. Son art est d'une discrétion exemplaire et l'on sent d'emblée que pour lui la peinture est une fête et une délectation spirituelle. La Galerie Vendôme, 12, rue de la Paix, nous permet une bénéfique redécouverte de Léon Duval-Gozlan (1853-1941) qui fut élève de Corot l'enchanteur.

Chez Yves Jaubert, 75, rue du Faubourg Saint-Honoré, Diverly fait sa rentrée avec un choix d'aquarelles de belle venue.

En résumé, comme toujours d'ailleurs, les bonnes peintures se font de plus en plus rares car, si le nombre des bons peintres ne change pas, la demande de bonnes peintures s'amplifie de jour en jour.

paris II Profitant de la publicité faite autour de la Biennale, certaines galeries saisissent ce prétexte pour inaugurer la saison. Pourquoi pas après tout.

Personne ne s'en plaindra, et surtout pas l'amateur de vernissages à qui il suffisait, les 18 et 20 septembre de changer de trottoir ou faire quelques pas pour passer d'une galerie à une autre.

On se bousculait pas mal, sinon dans toutes les galeries, au moins sur certains trottoirs, les plus étroits, de la rive gauche au cours des deux soirées inaugurables. De la rue du Bac à l'Odéon : vingt-six vernissages. Cela ne devait pas être facile de les « faire » tous.

12. Oct. 1973

EN BREF

Expérimental

UN ROBINSON ÉLECTRONIQUE A LA BIENNALE

Autour d'un livre de Michel Tournier, qui ouvre grandes les portes de la poésie et de la dérive philosophique, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, neuf jeunes musiciens électro-acoustiques ont édifié leur « chef-d'œuvre » de fin de stage après deux ans au Groupe de recherches musicales de l'O.R.T.F. (atelier de composition de Guy Reibel).

Point de vagissements gratuits, une recherche têtue de langage personnel où le pittoresque empiète rarement sur le lyrique, sinon peut-être chez Claire Renard, qui travaille de beaux sons dramatiques. Klaus Ager s'empêtre un peu dans une étude très abstraite, alors que Bernard Dur sculpte les secousses telluriques avec un sens réel du temps musical.

Si Katori Makino joue un peu trop à loisir sur des oppositions de violence et de poésie, Béatrice Duval suggère l'arrachement du sommeil et l'esclavage du réveil en une courte « étude aux sons entretenus » fort subtile, qui s'oppose au vaste arc-en-ciel d'une réelle richesse harmonique peinte à fresque par André Bon. Après un parallèle un peu forcé de Roger Frima entre des chœurs de rires et des cris d'oiseaux stridents, Renaud Gagneux compose une polyphonie monotone et savoureuse à la Terry Riley, et Pierre-Alain Jaffrennou conclut en évoquant la fusion du temps et de l'éternité par une composition malhabile mais nullement banale.

Comme celle de Robinson, « l'aventure du musicien électro-acoustique », nous disent les auteurs, se joue dans la confrontation entre ses sens — ses perceptions mises à nu, son éphémère pouvoir d'organiser le temps, et la nature mystérieuse et profonde de son île ». Le G.R.M. a permis à ces jeunes musiciens de s'enfoncer un peu plus avant dans leur île intérieure.

JACQUES LONCHAMPT.

OPUS INTERNATIONAL 15, rue Paul-Fort - 14^e

Nov 1973

Actualité

Touzenis (Galerie Germain)

Déjà présent au sein de la Biennale où il a effeuillé un carnet de notes et de croquis ironiques, sommes de réflexions sur l'art contemporain et l'art en général, Touzenis présente dans des vitrines de la galerie une autre série dans le même esprit. Elles sont accompagnées de toiles dont la surface est presque uniformément blanche. C'est lucide, pertinent, sensible, tout en nuances.